

ORTHODOXIE

N° 190 | 📄 | NOVEMBRE 2021

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Samedi le 3 (16) octobre fut baptisé, dans la chapelle de saint Maurice, à Saxon (Suisse), Maxime, le fils de Gaian et Marie Monnet. Photo ci-contre.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ✿ MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'AS TU ABANDONNÉ ?
- ✿ L'ICONE DE LA TRÈS SAINTE DU BUISSON ARDENT
- ✿ «BIENHEUREUX LES PAUVRES EN ESPRIT,
- ✿ HOMÉLIE POUR LE 3E DIMANCHE DE LUC
- ✿ LE BON LARRON
- ✿ UN SAINT BYZANTIN EN HONGRIE ...
- ✿ HOMÉLIE SUR LE RICHE ET LE PAUVRE



MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'AS TU ABANDONNÉ ?

L'Église confesse que le Christ est entièrement Dieu et entièrement homme. Il n'est pas seulement homme en apparence et son humanité ne fut pas absorbée par sa divinité comme le confessent certains hérétiques.

Il a eu aussi deux volontés – divine et humaine, et non une seule volonté comme le confesse le monothélisme, qui fut condamné au troisième concile de Constantinople en 681.

Sa volonté humaine s'est entièrement soumise au jardin des Oliviers, quand il dit : «Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite !» (Mt 26,42; Lc 22,42)

Sur la croix, la divinité se cacha et seule l'humanité du Sauveur souffrit la passion, car Dieu est impassible. «Vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : *Eli, Eli, lama sabachthani ?* c'est-à-dire : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*» (Mt 27,46 et Mc 15,34) Il citait ainsi le psaume 21 : «Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné, et t'éloignes-tu sans me secourir, sans écouter mes plaintes ?»

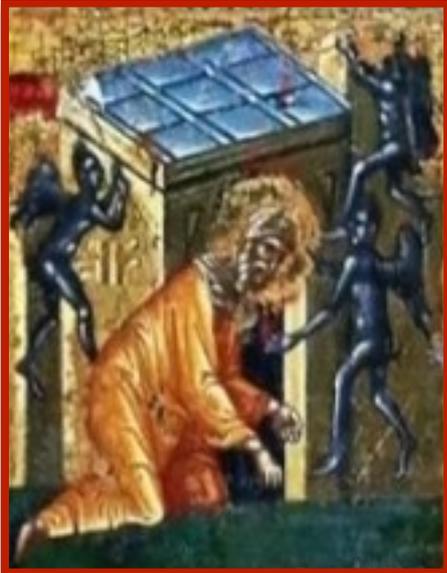
«Or, Jésus cite ces paroles du prophète, pour rendre hommage jusqu'au dernier moment, à l'Ancien Testament, et pour faire voir qu'il honore son Père, et ne lui est pas opposé, et il prononce ces paroles en hébreu, pour être compris des Juifs qui l'entendent,» dit saint Jean Chrysostome (hom. 88)

Saint Hilaire de Poitiers dit : «De ces paroles, les hérétiques veulent conclure ou que le Verbe de Dieu s'est comme anéanti en prenant la place de l'âme unie au corps, et en lui donnant la vie qu'il reçoit de l'âme, ou bien que Jésus Christ n'était pas un homme véritable, parce que le Verbe de Dieu n'habitait en lui que comme il était autrefois dans l'esprit des prophètes. Il semble, d'après ces hérétiques, que Jésus Christ ne soit qu'un homme ordinaire, composé d'un corps et d'une âme comme nous, et qu'il ne date son existence que du jour où il a été fait homme, lui qui, dépouillé de la protection de Dieu qui se retire de lui, s'écrie : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné*. Ou bien encore, ajoutent-ils, la nature humaine s'étant comme confondue avec l'âme du Verbe, Jésus Christ a été secouru en tout par la puissance de son Père, et maintenant qu'il est privé de ce secours, et abandonné à la mort, il se plaint de cet abandon, et en appelle à celui qui l'a délaissé. Mais au milieu de ces opinions aussi faibles qu'impies, la foi de l'Église, toute pénétrée de la doctrine des apôtres, ne divise point Jésus Christ, et ne laisse point à penser qu'il ne soit pas à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme. En effet, la plainte qu'il fait entendre dans son délaissement, c'est la faiblesse de l'homme qui va mourir, et la promesse qu'il fait du paradis au bon larron, c'est le royaume de Dieu vivant. En se plaignant d'être abandonné au moment de sa mort, il vous prouve qu'il est homme, mais tout en mourant, il assure qu'il règne dans le paradis, et vous montre ainsi qu'il est Dieu. Ne soyez donc pas surpris de l'humilité de ses paroles et des plaintes qu'il fait entendre dans son délaissement, lorsque sachant bien qu'il a revêtu la forme d'esclave, vous êtes témoin du scandale de la croix.» (Liv. 10 sur la Trinité)

Raban Maur, de son côté dit : «Ou bien le Sauveur jette ce cri, parce qu'il s'était comme revêtu de nos sentiments, et que lorsque nous sommes dans le danger, nous nous croyons abandonnés de Dieu. En effet, Dieu avait abandonné la nature humaine par suite du péché, mais comme le Fils de Dieu est devenu notre avocat, il pleure la misère de ceux dont il a pris sur lui les fautes, et il nous apprend par là combien les pécheurs doivent verser de larmes, en voyant ainsi pleurer celui qui n'a jamais commis le péché.»

«Ne soyez point surpris de l'humilité de ses paroles, de ce qu'il se plaint d'être abandonné; la forme de serviteur qu'il a prise, vous le savez, est la cause du scandale de la croix. La faim, la soif, la fatigue, n'étaient pas les propriétés de sa divinité, mais les infirmités de la nature humaine; ainsi ce cri : «Pourquoi m'as-tu abandonné;» c'est la plainte du corps, parce que le corps a une horreur souveraine et naturelle pour sa séparation d'avec la vie qui lui est unie. Sans doute, c'est le Sauveur lui-même qui parle ici, mais eu égard à la faiblesse de son corps, il parle comme homme et laisse la nature humaine en proie à ces agitations qui nous font craindre à nous-mêmes que Dieu nous abandonne au milieu des dangers.» (Bède le Vénérable)

«Le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que son seigneur.» (Mt 10,24) Si donc nous pensons que Dieu nous abandonne dans nos épreuves, songeons au Seigneur qui a déjà subi cela en tant qu'homme.



Terminons avec un épisode dans la Vie de saint Antoine le Grand (chap. 5) :

«Soudain tous les démons disparurent, toutes ses douleurs cédèrent, et le bâtiment fut rétabli en son premier état. Antoine connut aussitôt que le Seigneur étant venu pour l'assister remplissait ce lieu-là de sa présence, et ayant encore davantage repris ses esprits et se trouvant soulagé de tous ses maux, il dit en adressant sa parole à cette divine lumière : «Ou étais-tu mon Seigneur et mon Maître ? Pourquoi n'es-tu pas venu des le commencement, afin d'adoucir mes douleurs ?» Alors il ouït une voix qui lui répondit : «Antoine, j'étais ici; mais je voulais être spectateur de ton combat; et maintenant que je vois que tu as résisté courageusement sans céder aux efforts de tes ennemis, je t'assisterai toujours et rendrai ton âme célébré par toute la terre.» Ayant entendu ces paroles il se leva pour prier et sentit en lui tant de vigueur qu'il connut que Dieu lui avait rendu beaucoup plus de force qu'il n'en avait auparavant.»

a. Cassien



MOINILLON, MOINILLON, DURE EST TA SENTE,
CE QUE TU AS QUITTÉ ENCORE TE HÂNTE

L'ICÔNE DE LA TRÈS SAINTE ENFANTRICE DE DIEU DU BUISSON ARDENT ¹

fêtée le 4 septembre



¹ <http://www.lalorgnettedetsargrad.gr>

Cette icône représente la très sainte Mère de Dieu dans l'une de ces images archétypiques recensées dans l'Ancien Testament : le Buisson ardent, buisson qui brûle sans se consumer et dans lequel Dieu apparut à Moïse. Le buisson qui brûle sans se consumer signifie la conception immaculée du Christ, de l'Esprit saint, par la très sainte Mère de Dieu, par laquelle celle-ci devint Enfantrice de Dieu tout en demeurant Vierge. Il existe une autre lecture de l'archétype : la très sainte Mère de Dieu, enfantant dans le monde des pécheurs, demeura étrangère au péché.

Souvent nous rencontrons un modèle plutôt récent, symbolique et allégorique de la très sainte Mère de Dieu du «Buisson Ardent». Sur l'icône, on peut voir une étoile à huit pointes entourant l'image de la très sainte Mère de Dieu et de l'Enfant-Christ. L'étoile est composée de deux quadrilatères pointus aux bords concaves, dont l'un est de couleur rouge, l'image de la flamme, et l'autre, de couleur verte, celle de la verdure du mystérieux buisson.

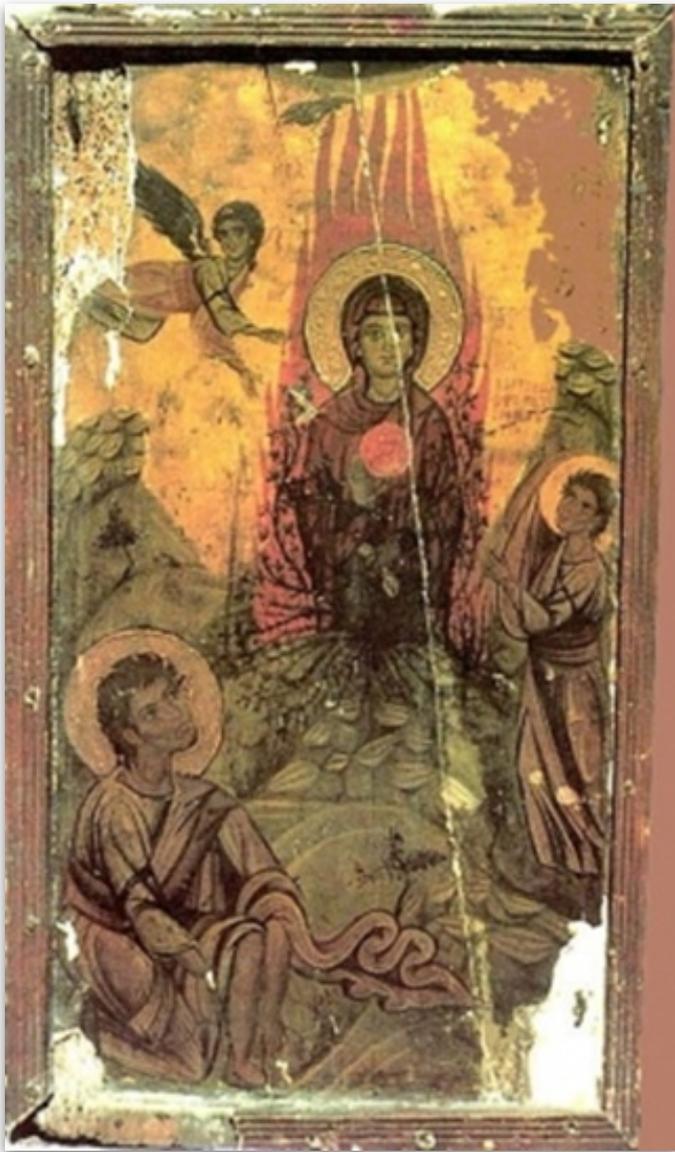
Dans les coins de l'icône sont positionnés les quatre symboles des Évangélistes, et des archanges, conformément aux symboles tels que les prescrit la Tradition de l'Église, Michaël et le sceptre, Raphaël et le vase d'albâtre, Uriel et l'épée de feu, Salafiel et l'encensoir, Barachiel et la grappe de raisins et Gabriel et le rameau de l'annonciateur de la bonne nouvelle. Dans les mains de la très pure Vierge, on voit aussi parfois une échelle, qui touche l'épaule de la très sainte Mère de Dieu, signe de ce qu'elle a élevé l'humanité de la terre jusqu'au ciel. S'y ajoutent parfois une porte et une verge, symboles du Sauveur, appelé dans les hymnes de l'Église «le

rejeton de la racine de Jessé». Les champs libres de l'icône sont occupés par les Puissances célestes et les anges des éléments, rosée, orage, brume, gel, glace, feu, etc., chantant et adorant le très sainte Mère de Dieu.

La forme plus ancienne de l'icône de la très sainte Mère de Dieu du «Buisson Ardent» est plus littérale : elle représente un buisson ardent, au-dessus duquel se dresse la Vierge Marie tenant l'Enfant-Dieu dans ses bras ou les mains levées, dans la pose de l'orante ou du Signe. Le Prophète Moïse agenouillé est alors représenté devant le buisson.

L'une des plus anciennes versions connues dans la Rus' de l'icône de la très sainte Mère de Dieu du «Buisson Ardent» fut apportée à Moscou en 1390 par des moines de Palestine. Selon la Tradition, elle fut peinte sur un fragment de la roche même d'où Moïse vit le mystérieux buisson. Cette icône sacrée est placée dans l'autel de la cathédrale de l'Annonciation du Kremlin de Moscou.

C'est vers la moitié du XVIe siècle qu'apparut la composition symbolique et allégorique de l'icône du «Buisson Ardent». Elle compta parmi les icônes miraculeuses de la très sainte Mère de Dieu les plus largement diffusées en Russie entre le XVIe et le XIXe siècle, état considérée comme protectrice contre le déchaînement des éléments, particulièrement contre le feu. Depuis l'an 1680, elle est fêtée le 4 septembre, jour de la fête du prophète Moïse.



L'arbre incandescent : le Buisson ardent qui regarde impassible, touristes, fidèles et pêcheurs. C'est un murier massif, vieux et royal. C'est le seul dans la région, le seul qui pousse, qui vit et qui ne repousse pas ailleurs malgré les tentatives répétées de souverains occidentaux et orientaux de s'en approprier les racines au fil des siècles et des conquêtes.

Le murier est donc divin et je remarque lors de ma première visite un duo de deux jeunes grecs, fidèles menés par un moine fait guide touristique-religieux pour l'occasion.

Ceux-ci en arrache deux branches entières pour les ramener sur les terres d'Athos et de Zeus mais déjà au petit matin suivant, je remarque que les feuilles sur les branches ont repoussé : magnifique non ? Divin nous a-t-il été dit !



La réconciliation avec Dieu une fois rétablie par la prière et l'accomplissement des commandements, la crainte se change en amour et la douleur de la prière, transformée en joie, fait apparaître la fleur de l'illumination; et comme un parfum de cette dernière, la connaissance des mystères de Dieu est conférée à celui qui peut la supporter; voilà l'éducation et la connaissance véritables.

saint Grégoire Palamas (Défense des saints hésychiastes, 1,7)

Non seulement les vices sont plantés à côté des vertus, mais encore les paroles impies paraissent être tellement voisines des paroles pieuses qu'il suffit d'une toute petite addition ou soustraction pour transformer facilement les unes en les autres et pour changer du tout au tout le sens des paroles. Voilà pourquoi presque toute opinion erronée porte le masque de la vérité pour tromper ceux qui ne peuvent remarquer la petite omission ou adjonction.

saint Grégoire Palamas (Défense des saints hésychiastes 3,1)

L'abbé Darboy faisait son chemin : «Je serai évêque, me disait-il un jour, et vous, vous ne le serez pas.» – «Pourquoi cela, lui dis-je ?» – «Parce que vous marchez tout droit devant vous sans vous préoccuper des obstacles. Les géomètres prétendent que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Ce sont des imbéciles. La ligne courbe est plus courte; en contournant les obstacles, on ne s'expose pas à se casser la tête, et l'on arrive au but.» – «A certain point de vue, lui répondis-je, vous avez raison; mais je n'en suis pas moins persuadé qu'en suivant la ligne courbe, on marche comme le serpent. L'homme n'est pas fait pour marcher ainsi; la ligne droite est la meilleure et la plus noble.»

Darboy était venu à Paris, chargé des anathèmes de son évêque, Parisis, alors évêque de Langres. Arrivé à Paris, Darboy travailla à la journée à l'imprimerie de Migne; il s'insinua dans la bonne presse, et fit même un compte-rendu élogieux de mon premier volume dans le *Correspondant*. L'archevêque Sibour l'accepta dans son clergé et le nomma aumônier de lycée. C'est de là qu'il sauta à l'archevêché après avoir brûlé de l'encens en l'honneur du seigneur et maître. Il devint évêque depuis; il devint même archevêque de Paris. Il avait donc eu raison en me disant qu'il deviendrait évêque. Seulement, il n'avait pas prévu la Commune, et la balle qui le tua dans la prison de la Roquette. C'est le revers de la médaille. J'aime mieux n'avoir pas porté la mitre épiscopale, que d'avoir été conduit à la Roquette pour y recevoir un coup de fusil.

Dans : «W. Guéttée Souvenir d'un prêtre romain, devenu prêtre orthodoxe»

Je ne demande pas à croître en titres, mais en vertus.
saint Grégoire le Dialogue (lettre à Euloge patriarche d'Alexandrie)

Lors de la réforme du calendrier opérée, en 1582, par le pape Grégoire XIII (1572-1585), Jérémie, patriarche de Constantinople, écrivait au doge de Venise, Niccolo da Ponto :

«Il nous est impossible d'accepter cette innovation, qui causerait beaucoup de troubles. L'Eglise orthodoxe gardera toujours avec soin ce qu'elle a reçu par la tradition. Quant à l'Eglise romaine, elle peut faire ce qu'elle veut; mais nous, orthodoxes, ne pouvons rien faire, rien qui soit contraire à la tradition. Car les patriarches de notre Eglise sont obligés de se soumettre aux canons et aux règles ecclésiastiques et de conserver la tradition : c'est de cette manière que la foi des saints Pères est restée chez nous inattaquée. Car nous ne nous jugeons pas supérieurs aux canons, comme d'autres l'ont fait, lesquels par là se sont écartés de la vérité.»

(Dans : Cyrille Lucar, par P. Trivier)

«Pour être chrétien, il ne suffit pas d'en porter le nom, il faut l'être réellement. Tout se précipite vers sa fin; en même temps que la vie échappe, la mort s'avance, et chacun marche vers le terme qui l'attend. Il y a comme deux monnaies, celle de Dieu et celle du monde : chacune d'elles a son empreinte particulière; les infidèles ont celle du monde; la charité de Jésus Christ, c'est là l'empreinte du vrai fidèle. Si nous ne sommes pas disposés à souffrir sa passion, sa vie n'est point en nous.

Saint Ignace le théophore (Epître aux Magnésiens)

Quand les saints sont établis sur les autres pour leur commander, ils ne considèrent pas tant la puissance de leur condition, que l'égalité de leur nature; et leur joie n'est pas de présider sur les hommes, mais de leur être utiles et de leur servir.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job; 22,6)

«BIENHEUREUX LES PAUVRES EN ESPRIT,
CAR LE ROYAUME DES CIEUX EST À EUX.»

W. Guettée (Exposition de la doctrine de l'Église catholique orthodoxe)

L'esprit de détachement, d'abnégation, est la vertu principale du chrétien, qui ne doit considérer ni le monde ni les biens temporels comme le but pour lequel il a été créé; qui ne doit pas se regarder lui-même comme le but pour lequel le monde et ses biens ont été faits. L'esprit d'abnégation est opposé à l'*égoïsme*, qui est le vice le plus antichrétien. L'égoïste s'estime lui-même et s'admire dans ses pensées: c'est l'orgueil; il s'imagine que tout est fait pour satisfaire ses goûts et ses passions: de là l'amour désordonné des biens de ce monde, amour qui se résout dans l'asservissement de l'homme à toutes les choses dans lesquelles il prétend trouver le bonheur, De cet asservissement naît un état désordonné qui ne peut être pour l'homme qu'une source d'afflictions, de misères physiques et morales, de *malheur*.

Le chrétien, par l'esprit de pauvreté, arrive à un résultat tout opposé. Si Dieu lui a donné les richesses, il en use, non pas dans un but égoïste et pour y chercher son bonheur, mais comme d'un *dépôt* dont il doit être l'économe charitable. S'il est privé des biens de ce monde, il élève son cœur bien au-dessus des désirs terrestres et jette les yeux sur un monde meilleur auquel il arrivera, d'autant plus sûrement qu'il ne sera point enlacé dans des liens qui pourraient l'attacher au monde terrestre. Pauvre ou riche, le chrétien doit avoir l'esprit de détachement, et ce n'est qu'à cette condition qu'il possède, dès ce monde, *le royaume des cieux*. Qu'est ce que ce royaume, sinon la vérité et la grâce ? Or peut-on posséder ces biens lorsqu'on s'adore dans ses propres pensées, au lieu de soumettre, par la foi, son esprit à la parole de Dieu ? lorsqu'on attache son cœur aux biens de ce monde, au lieu de les faire servir à sa sanctification ?

L'esprit du monde, selon l'apôtre saint Jean (I Jn 2,16), est : «Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.» L'esprit du christianisme est tout le contraire, c'est-à-dire : abnégation des plaisirs charnels illégitimes, des richesses temporelles qui captivent notre cœur au moyen des yeux, de l'orgueil qui se manifeste dans tous les actes du *mondain* et qui n'est autre que l'adoration de soi ou l'égoïsme.

Par la première béatitude, Jésus Christ a tracé d'un mot le caractère essentiel de son vrai disciple, en opposition avec le partisan du monde. Ce dernier ne voit que lui-même comme but de tout ce qui est, et, en voulant user de tout comme *moyen* de bonheur, s'asservit à tout et devient malheureux, Le chrétien, au contraire, ne voit rien en ce monde qui soit digne d'attacher son esprit et son cœur. Il a toujours les yeux fixés sur le monde futur, où il sera complètement heureux, et il ne se sert des choses du monde, de quelque nature qu'elles soient, que comme de *moyens* pour arriver au but pour lequel il a été créé, c'est-à-dire *le ciel*. De là cet esprit d'abnégation que le Sauveur a appelé *esprit de pauvreté*. Le riche et le poutre peuvent le pratiquer également. Celui qui est riche et chargé d'honneurs peut être *pauvre* par ses sentiments dès qu'il ne considère ses biens et ses honneurs que comme des moyens que la Providence lui a fournis de pratiquer la charité et la justice. D'un autre côté, celui qui est pauvre des biens de ce monde peut être avare et orgueilleux par ses désirs illégitimes, et en considérant les biens qu'il envie comme la source du bonheur. – On peut donc avoir la bénédiction de la pauvreté au milieu des richesses, et la malédiction des richesses au sein de la pauvreté. Jésus Christ n'a point élevé le pauvre, *parce qu'il* est privé des richesses de ce monde, au-dessus du riche. Le riche et le pauvre sont égaux à ses yeux dès qu'ils ont l'un et l'autre *l'esprit de pauvreté et d'abnégation*. Le *vrai pauvre chrétien* est celui qui n'attache pas son cœur aux biens du monde, et non pas celui qui en est privé.

«Le pauvre, dit saint Jean Chrysostome (Homél. 2 § 5), n'est pas celui qui n'a rien, et qui désire beaucoup. Le riche n'est pas celui qui possède et qui restreint ses besoins. C'est la volonté, c'est la manière de vivre qui fait les riches et les pauvres, et non pas la privation ou l'abondance des biens de ce monde.»

Le bienheureux Augustin enseigne la même doctrine : «Apprenez, dit-il (*Sur le ps. 85, n° 3*), à être *pauvres et dans l'indigence*, vous qui possédez quelque chose en ce monde, et vous aussi qui n'y possédez rien. On trouve des pauvres orgueilleux dans leur pauvreté, et des riches humbles dans l'abondance. Or, *Dieu résiste aux superbes*, qu'ils soient vêtus de soie ou couverts de haillons; *il donne sa grâce aux humbles*, soit qu'ils possèdent les richesses de ce

monde ou qu'ils n'en possèdent point. C'est le cœur que Dieu considère, pèse et examine. Vous ne voyez pas la balance dont il se sert, mais tenez pour certain que toutes vos pensées y sont pesées.»

Tous les Pères de l'Église, sans exception, ont ainsi interprété la première des huit sentences de Jésus Christ. L'évangile tout entier en est le commentaire fidèle.

Le chrétien, sous l'empire de l'esprit de détachement et d'abnégation, a le royaume de Dieu au dedans de lui, lorsque Dieu *régne* sur toutes ses pensées et ses affections. Il en résulte, dans son esprit et dans son cœur, une harmonie divine qui lui donne un avant-goût du bonheur dont il jouira dans la vie immortelle du monde futur.

Mais, quoique l'on puisse être *pauvre* au sein des richesses, il est certain que ces richesses sont souvent une tentation de s'attacher trop aux biens du monde et de perdre l'esprit de pauvreté, C'est pourquoi Jésus Christ a dit que les riches entreront aussi difficilement dans le royaume du ciel, que le chameau par la poterne que l'on appelait à Jérusalem *le trou d'aiguille* (Mt 19,24). Il n'y pouvait, en effet, passer que difficilement, même après avoir été dépouillé de tout ce qu'il portait.² C'est pourquoi le Sauveur disait au riche qui lui demandait une *règle de perfection* : «Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres : tu auras alors un trésor dans les cieux; puis, viens et suis-moi.» (Mt *ibid.*, 21) Mais cette règle ne s'adresse qu'à ceux que Dieu appelle à un état exceptionnel d'abnégation complète; elle n'est pas une règle générale imposée à tous.

Le vice opposé à la loi contenue dans la première béatitude est l'égoïsme, qui a pour origine *l'orgueil*, c'est-à-dire l'amour désordonné de soi-même. Ce vice fait que nous rapportons *tout* à nous-mêmes; que nous nous envisageons comme le but ou la fin de tout ce qui existe; que nous nous élevons au-dessus des autres.

«Le prince de ce monde n'a point connu la virginité de Marie , et son enfantement : il n'a point connu la mort du Seigneur : trois mystères éclatants qui ont été accomplis dans le silence de la sagesse divine. Mais considérez de quelle manière ils ont été manifestés aux hommes : D'abord, il paraît dans le ciel une étoile dont l'éclat extraordinaire surpasse celui de toutes les autres. La nouveauté de ce phénomène répand la frayeur dans les esprits. Tous les autres astres, le soleil, la lune et les étoiles forment comme un chœur autour de ce nouvel astre qui les efface tous par l'éclat de sa lumière; et l'on cherche avec étonnement d'où peut venir une révolution aussi extraordinaire; mais tout l'art des démon est impuissant. L'iniquité est abolie , l'erreur disparaît, l'ancien règne du péché est détruit; et c'est l'ouvrage d'un Dieu fait homme qui vient donner au monde l'espérance d'une vie éternelle. Il entre en possession de l'empire souverain que Dieu lui donna sur toutes les créatures; et le monde entier n'est troublé que parce qu'il vient détruire le règne de la mort.»
saint Ignace le Théophore (Epître aux Ephésiens)

² Nous devons faire observer que l'on interprète, parfois, le mot *chameau* par le mot *câble*, et le *trou d'aiguille* n'est plus alors métaphorique. La doctrine est la même dans ces deux interprétations. En effet, le câble, pour passer par le trou d'une aiguille, doit être réduit aux plus minces proportions. C'est toujours une figure de l'esprit de détachement et d'abnégation.

HOMÉLIE POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE LUC

«En ce temps-là, Jésus se rendit dans une ville appelée Naïm; plusieurs de ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. Or, quand il fut près de la porte de la ville, voilà qu'on transportait un mort pour l'enterrer : c'était un fils unique dont la mère était veuve; et il y avait avec elle une foule considérable de gens de la ville. A sa vue le Seigneur fut touché de compassion pour elle et lui dit : *Ne pleure pas !* Puis, s'approchant, il toucha le cercueil et les porteurs s'arrêtèrent. Alors il dit : *Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi !* Et le mort se dressa sur son séant et se mit à parler. Puis Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte, et ils rendaient gloire à Dieu en disant : *Un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu a visité son peuple.*» Luc (7,11-16)



«Que la simplicité de l'Écriture ne vous inspire pas de mépris pour elle. Nous n'étudions pas le choix des mots; nous ne cherchons pas à les arranger avec art; nous sommes moins

jaloux de belles expressions et de discours harmonieux que de paroles simples qui énoncent clairement ce que nous voulons faire comprendre.» saint Basile le Grand (Hexaëmeron, chap. 6)

Juste quelques mots donc – des miettes du festin – concernant cet épisode de l'évangile d'aujourd'hui.

«Une foule nombreuse faisaient route avec» Jésus, quand il se rendit dans la ville de Naïm, qui est une ville de Galilée, située à deux milles du mont Thabor. Egalement «une foule considérable de gens de la ville,» suivaient le cercueil qu'on menait à l'enterrement. Deux processions, pour ainsi dire, – une de la vie et une de la mort.

C'était un jeune homme, fils unique d'une veuve. Saint Grégoire de Nysse dit : «En l'appelant *jeune homme*, notre Seigneur nous apprend qu'il était à la fleur de l'âge, dans la première jeunesse. Il y a quelques heures encore, il était la joie et le bonheur des regards de sa mère, peut-être déjà il soupirait après le temps, où uni à une tendre épouse, il deviendrait le chef de sa famille, la souche de sa postérité, et le bâton de vieillesse de sa mère.»

En voyant ce jeune homme mort dans la fleur de son âge, et sa mère veuve, le Seigneur fut touché de compassion. Peut-être pensa-t-il à sa propre mère qui pleura, le voyant suspendu à la croix, lui aussi le fils unique ?

«Le Seigneur fut touché de compassion.» Comme Dieu, il ne pouvait avoir de compassion, car Dieu est sans passions; mais en tant qu'homme, le Christ connaissait toutes nos passions naturelles, hormis les vices, – qu'on appelle aussi passions, mais passions dérégées. Si l'on prête à Dieu des sentiments humains : colère, jalousie etc. ce n'est qu'une façon humaine de parler et non la réalité divine qui dépasse nos compréhensions.

«Ne pleure pas,» dit-il alors à cette pauvre veuve, qui avait perdu son fils unique – toute sa joie et tout son bonheur. Il ne se contenta pourtant pas de la consoler par ses paroles, comme nous le faisons, impuissants à aider autrement; mais il traduisit sa compassion en acte.

Tite de Bostra, ou Bostre, dit : «Le Sauveur ne ressemble point ici au prophète Élie, qui pleure le fils de la femme de Sarepta (III R 17), ni au prophète Élisée, qui étendit son corps sur le cadavre du fils de la Sunamite (IV R 4), ni à l'apôtre saint Pierre, qui prie Dieu de rendre la vie à la pieuse Thabitha (Ac 9); mais il est celui qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, et qui peut faire entendre sa parole aux morts aussi bien qu'aux vivants : «Et il dit : *Jeune homme, je te le commande, lève-toi.*»

Le Christ commande aux morts, lui le Maître de la vie et de la mort. Il **est** ressuscité aussi par sa propre puissance et ne **fut** pas ressuscité !

Tite, évêque de Bostre en Syrie, écrit ensuite : «Ce jeune homme obéit aussitôt à l'ordre qui lui est donné, et se lève sur son séant, car rien ne peut résister à la puissance divine, elle ne souffre aucun retard, elle n'a besoin d'aucune instance : *Aussitôt le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère.*»

«Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu, en disant : *un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu a visité son peuple.*»

Quand Dieu fait un miracle, le but principal est toujours de nous amener à la foi, en vue de notre salut éternel, et non la guérison, le soulagement dans cette vie, qui en eux-mêmes ne nous rapprochent pas nécessairement de Dieu.

Espérons que l'évangile, que nous venons d'entendre, ne flatte pas seulement nos oreilles mais réveille notre conscience, stimule notre zèle et fasse de nous, – morts par nos péchés – de vrais ressuscités !

a. Cassien

La parole de Dieu est comme une manne céleste qui est dans la bouche de celui qui la mange spirituellement, tel goût que souhaite celui qui la reçoit bien. La parole de Dieu est aussi comme une terre féconde qui porte ses fruits avec autant d'abondance que l'on a travaillé à la cultiver. C'est pourquoi il faut rechercher l'intelligence des saintes Écritures avec une soigneuse discussion, puisque nous voyons que les terres que l'on retourne souvent en les labourant, en deviennent plus fertiles et plus propres à rendre une ample moisson.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job livre 31,8)

LE BON LARRON



Le bon larron, du nom de Disme,³ est vénéré dans l'Église le 12 octobre. Étonnante est sa vie : de voleur, il est devenu, en quelques instants, un saint. D'un extrême il tomba dans l'autre, comme d'autres saints (sainte Marie l'Égyptienne, saint Moïse l'Éthiopien et tant d'autres). Ils agirent entièrement, soit en bien, soit en mal. Ils ne furent pas des «tièdes», que le Seigneur aurait vomit. Disme, toute sa vie, a volé, et on pourrait même dire qu'il a volé le paradis, car il n'a rien fait de bon dans sa vie, si on ne compte ce que relate la légende que je citerai après ce texte. C'est sa foi ardente seule, sans les œuvres, qui l'a sauvé. De toute façon, sur la croix, il avait les mains clouées et ne pouvait plus faire ni bien ni mal.

Dans son agonie sur la croix, il confessa la divinité du Christ, agonisant également. «Il dit à Jésus : Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume.» (Luc 23,42) Comment a-t-il pu croire que le Sauveur reviendra, comme roi, dans son royaume ? Lui-même était en train de mourir et demanda de se souvenir de lui. Quelle foi en la résurrection, tandis que les apôtres tous troublés s'étaient enfuis !

Il réprimanda l'autre larron, du nom de Gestas, en disant : «Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes; mais celui-ci n'a rien fait de mal.» (Luc 23,41) Il confessa ses méfaits, qu'il avait commis durant sa vie par ces mots – une confession générale avec un vrai repentir.

Disme n'est même pas mort en martyr, car il fut crucifié pour ses crimes et non pour sa croyance ! Donc, quelles bonnes œuvres eut-il à montrer ? Ce n'est que sa foi qui l'a sauvé, comme dit maintes fois le Christ lors des guérisons : «ta foi t'a sauvé.»

Le Sauveur est mort avant les deux larrons, car «les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.» (Jn 19,32-34)

Quand le larron traversa les péages de l'air, les démons réclamèrent certainement son âme, et à juste titre, car ses crimes furent nombreux. Pourtant sa foi

ardente en la miséricorde de Dieu, et peut-être aussi l'épisode relaté dans la légende, ont fait basculer la balance de la justice, et il a pu traverser sans obstacle les péages de la mort.

Donc le larron a rejoint le Sauveur, alors que celui-ci était déjà descendu en enfer et il est remonté avec lui au paradis, selon sa promesse.

«Aujourd'hui» avait dit le Christ. C'est donc bien le jour même de la crucifixion que Jésus est monté au paradis avec son âme en compagnie du larron et tant d'autres sauvés. À Pâque, il est ressuscité avec son corps, et à l'Ascension, avec son corps glorifié, il est monté au ciel, où il règnera pour toute l'éternité avec ceux qui ont cru en lui.

³ Dimas, Desmas ou Dumachus (du grec dysme, «crépuscule»). Des textes plus antiques l'appellent Joathas ou Zoatham.

Quelle leçon en tirer ? D'abord vivre entièrement notre foi, et ne pas être tiède, afin de ne pas être vomi par la bouche du Seigneur, et ensuite de ne jamais désespérer de notre salut avant que nous n'ayons croisé nos bras sur la poitrine et fermé nos yeux.

a. Cassien



«Disme vivait dans une forêt près de l'Egypte, lorsque Marie, fuyant la colère d'Hérode, s'y rendit elle-même, portant avec elle Jésus enfant. Il était assassin de profession, et fils du chef d'une troupe de malfaiteurs. Or, un jour qu'il était en embuscade, voyant arriver un vieillard, une jeune femme et un petit enfant, jugeant avec raison qu'ils ne pourraient opposer aucune résistance, il se dirigea vers eux avec ses compagnons, dans l'intention de les maltraiter; mais il fut tout à coup ravi par la grâce surnaturelle qui embellissait le visage de Jésus, de sorte qu'au lieu de leur faire aucun mal, il leur donna l'hospitalité dans la caverne qu'il habitait, et leur prépara tout ce qui leur était nécessaire. Marie était heureuse en voyant les caresses et les soins que ce voleur prodiguait à son Fils bien-aimé; elle lui en rendit grâce de tout son coeur, et elle l'assura qu'il en serait récompensé avant sa mort. La promesse de la très sainte Vierge se réalisa plus tard : Disme fut crucifié avec le Rédempteur du monde, et il obtint à son dernier moment la grâce de se repentir de ses fautes, et, ayant confessé publiquement la divinité de Jésus Christ pendant que les apôtres avaient pris la fuite, il eut le bonheur de recevoir les prémices de la rédemption, et d'entrer, peu de temps après avec Jésus Christ, en possession du royaume du ciel».



Dismas, le larron de droite, s'humilie profondément : il se reconnaît coupable au tribunal de sa conscience, il devient, sur la croix, son propre juge, et sa confession fait de lui un docteur. Voici sa première parole, elle s'adresse à l'autre brigand : «Ni toi, non plus, tu ne crains pas !» Hé quoi, larron ? tout à l'heure tu volais, et maintenant tu reconnais Dieu; tout à l'heure tu étais un assassin, et maintenant tu crois au Christ ! Dis-nous donc, oui, dis-nous ce que tu as fait de mal; dis-nous ce que tu as vu faire de bien au Sauveur. Nous, nous avons tué des vivants, et, lui, il a rendu la vie aux morts; nous, nous avons dérobé le bien d'autrui, et, lui, il a donné tous ses trésors à l'univers; et il s'est fait pauvre pour me rendre riche. – Il discute avec l'autre larron : Jusqu'ici, dit-il, nous avons marché ensemble pour commettre le crime. Offre ta croix, on t'indiquera le chemin à suivre, si tu veux vivre avec moi. Après avoir été mon collègue dans la voie du crime, accompagne-moi jusqu'au séjour de la vie; car cette croix, c'est l'arbre de vie. David a dit en l'un de ses psaumes : «Dieu connaît les sentiers du juste, et la voie de l'impie conduit à la mort».

Après sa confession, il se tourne vers Jésus : «Seigneur», lui dit-il, «souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé en votre royaume». Je ne savais comment dire au larron : Pour que le Christ se souvienne de toi, quel bien as-tu fait ? A quelles bonnes oeuvres as-tu employé ton temps ? Tu n'as fait que du mal aux autres, tu as versé le sang de ton prochain, et tu oses dire «Souvenez-vous de moi !» Larron, tu es devenu le compagnon de ton Maître, réponds donc : J'ai reconnu mon Maître, au milieu des ignominies de mon supplice; aussi ai-je le droit d'attendre de lui une récompense. Qu'il soit cloué à une croix, peu m'importe ! je n'en crois pas moins que sa demeure, que le trône de sa justice est dans le ciel. «Seigneur», dit-il, «souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé en votre royaume».

saint Augustin (52e sermon selon sur la passion du Sauveur et les deux larrons)

UN SAINT BYZANTIN EN HONGRIE, UN SAINT "HONGROIS" à BYZANCE

Résumé d'un article écrit par Péter Tóth et paru en 2001 dans Magyar Könyvszemle (Revue hongroise de livres).

L'étude constate que le culte de saint Dimitri n'est pas répandu en Occident, et que, si sa fête est mentionnée dans quelques calendriers, elle s'y situe au 8 octobre.

La seule exception est la Hongrie, où il est fêté le 26 octobre comme en Grèce et dans les autres pays orthodoxes.

Saint Dimitri est connu dans l'orthodoxie comme originaire de Thessalonique.

Or, dans les plus anciennes sources écrites (un martyrologe en syriaque et celui de saint Jérôme), qui ont conservé des données du 5e siècle, saint Dimitri de Thessalonique n'est pas du tout mentionné, mais il y est question d'un saint Dimitri, martyr de Sirmium, qui fut diacre de l'Église locale.

À partir du 18e siècle, plusieurs chercheurs, historiens et archéologues de divers pays se sont penchés sur la question de savoir s'il s'agissait de deux martyrs différents ou, si c'est d'un seul, quel est le rapport entre Sirmium et Thessalonique.

Il a pu être établi que le premier centre du culte de saint Dimitri fut non pas Thessalonique, mais bien Sirmium, et que les reliques de saint Dimitri qu'abritait l'église de Sirmium, furent transportées, lors de l'invasion de la ville par les Huns en 441, à Thessalonique. Les archéologues ont trouvé que la fondation de la basilique de Thessalonique était de peu postérieure à cet événement, ce qui laisse supposer qu'elle fut construite justement pour abriter les saintes reliques de Dimitri.

Mais c'est dans un incunable hongrois du 15e siècle, intitulé *Legenda Sanctorum Regni Hungariae* (Légende des saints du Royaume de Hongrie) que se trouverait la clef du mystère. Il y est écrit dans les Actes du saint martyr Dimitri :

"Saint Dimitri est né en Pannonie (partie de la Hongrie actuelle, qui appartenait à l'Empire romain), dans la ville de Sirmium, avait pour père Hadrien, et pour mère Théogone". La suite du texte semble correspondre à celui des Actes grecs.

Les savants ont pu affirmer sans le moindre doute que le texte latin du livre hongrois est en effet la traduction pure et simple d'un original grec.

Et, en latin, c'est le seul texte sur saint Dimitri qui mentionne le saint comme originaire de Sirmium.

Il est question maintenant de dater ce texte.

Il a été copié en Hongrie maintes fois et figure dans des sermons et des bréviaires jusqu'à la deuxième moitié du 17e siècle, époque à partir de laquelle nous ne trouvons plus que la version latine de la légende de saint Syméon Métaphraste, avec les seules références à Thessalonique, ce qui montre que la raison de l'importance du culte de saint Dimitri en Hongrie s'est alors effacée des consciences aussi bien hongroises qu'internationales.

On peut prouver aisément l'existence du culte de saint Dimitri en Hongrie au moins à partir du 11e siècle dans la région du Sud-Est, c'est-à-dire justement autour de Sirmium (en hongrois : Szávaszentdemeter).

La traduction latine de la légende ne pouvait émaner que d'un monastère orthodoxe, où la connaissance de la langue grecque était chose évidente, et où la tradition de l'origine pannonienne de saint Dimitri était encore très vivante.

Cela pouvait bien être le monastère Saint-Dimitri de Szávaszentdemeter, autrement dit : Saint-Dimitri-sur-Save (la Save étant la rivière qui sépare aujourd'hui la Hongrie des Balkans), où des moines grecs, slaves et hongrois vivaient ensemble, dans des cellules séparées, jusqu'au milieu du 14e siècle.

On ne connaît pas la date de la fondation de ce monastère, mais il est évident qu'il existait au 11e siècle, époque de la fondation de l'état hongrois.

L'élaboration de cette Vie de saint Dimitri de Sirmium du point de vue de la critique textuelle, ses variantes ultérieures, les révisions parues éventuellement en d'autres langues peuvent être d'une grande importance pour les recherches ultérieures se rapportant à la tradition de Dimitri.

HOMÉLIE SUR LE RICHE ET LE PAUVRE

«Le Seigneur dit : Il y avait un homme riche qui s'habillait de pourpre et de lin fin et qui faisait chaque jour des festins somptueux. Et un pauvre, du nom de Lazare, gisait près de son portail, tout couvert de plaies. Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche, mais c'étaient plutôt les chiens qui venaient lécher ses plaies. Or le pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche mourut aussi et fut enseveli. Dans le séjour des morts, en proie aux tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham, et Lazare dans le sein d'Abraham. Alors il s'écria : *Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, car dans ces flammes je souffre cruellement.* Abraham lui répondit : *Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et Lazare, ses maux; maintenant donc il trouve ici consolation, et c'est ton tour de souffrir. D'ailleurs entre vous et nous s'est ouvert un abîme profond; et ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là jusqu'à nous.* Le riche dit alors : *Père, je te prie donc d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères; qu'il leur fasse la leçon, de peur qu'ils ne viennent, eux aussi, dans ce lieu de tourments.* Et Abraham lui répondit : *Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent !* Mais le riche reprit : *Non, père Abraham, mais si quelqu'un de chez les morts va les trouver, ils se repentiront.* Mais Abraham lui dit : *S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas davantage quelqu'un qui ressusciterait d'entre les morts.*»

Luc (16,19-31)



Il est question dans cette parabole de Lazare qui fut emporté par les anges. Donc, cela confirme que les anges emportent l'âme du défunt après le décès, et également que le séjour des morts (enfer, hadès etc.) existe et reçoit les pécheurs en attendant le Jugement dernier. Le riche «fut enseveli.» On ne parle pas des anges ! Les flammes dont il est question figurent les

souffrances que le pécheur endure toute l'éternité. Évidemment, l'eau ne pourra pas le soulager, ce n'est qu'une image.

Un autre aspect : le riche ne fut pas condamné à cause de sa richesse mais à cause de sa dureté de cœur, car il ne partagea pas avec le pauvre qui était devant sa porte. «Dans le présent passage, on blâme le mauvais riche, non pour avoir pris le bien d'autrui, mais pour ne pas lui avoir donné du sien,» dit saint Grégoire le Dialogue (hom. 40 sur les Evang.) Plus bas il continue : «Le riche, en effet, n'est pas puni pour avoir volé les biens d'autrui, mais parce qu'il s'est livré à un mauvais usage de ses propres biens.»

«Toute pauvreté n'a pas le privilège de la sainteté, comme aussi toute richesse n'est pas nécessairement criminelle, mais de même que c'est la vie molle et sensuelle qui déshonore les richesses, c'est la sainteté qui rend la pauvreté recommandable,» dit saint Ambroise de Milan.

Le riche ne s'inquiétait, après sa mort, que de ses parents. Ni le pauvre Lazare, ni le reste de l'humanité ne l'intéressaient. Apparemment les cinq frères ne vivaient pas mieux que lui-même, car il est bien dit : «ils se repentiront,» *dans le cas où...*

L'abîme profond indique bien la séparation définitive entre les justes et les pécheurs. Il ne s'agit pas seulement du fait qu'on ne peut se rejoindre, mais que même le souvenir des damnés est effacé chez les justes, sinon ils souffraient encore en y pensant.

Il est écrit aussi : L'abîme «s'est ouvert». L'abîme définitif ne se fera qu'après le dernier Jugement.» Entre-temps, l'âme peut encore migrer de l'hadès, grâce aux prières de l'Église et de chacun, sans pourtant ne rien faire d'elle-même.

Si les âmes des justes sont portées à la miséricorde par leur bonté naturelle, une fois qu'elles sont unies à la justice de leur Créateur, elles sont dotées d'une si grande rectitude de jugement qu'elles n'éprouvent plus aucune compassion pour les réprouvés. (Je plagie cela de chez saint Grégoire).

Le sein d'Abraham n'est qu'une image du paradis céleste bien sûr. Dieu dit à Abraham : «Je te rends père d'une multitude de nations.» (Gen 17,5) Il faut le comprendre dans ce sens et non le prendre à la lettre.

«Beaucoup viendront du levant et du couchant, et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures.» (Mt 8,11-12)

«Il y avait,» et non : il y a, car il a passé comme une ombre fugitive,» dit saint Jean Chrysostome (hom. sur les riches), pour indiquer que les richesses de cette vie terrestre sont passagères et caduques.

Le pauvre porte un nom tandis que le riche est anonyme. Dans l'Apocalypse est écrit : «À celui qui vaincra je donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc; et sur ce caillou est écrit un nom nouveau, que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit.» (2,17) Celui qui vaincra recevra donc un nom nouveau, et pas les damnés. Saint Ambroise dit : «Il semble que ce soit ici une histoire plutôt qu'une parabole, puisqu'il y a désignation précise du nom.» De son côté, saint Jean Chrysostome remarque : «Dans la parabole, au contraire, on propose un exemple et on passe les noms sous silence. Le mot Lazare signifie qui est secouru; en effet, il était pauvre et il avait Dieu pour soutien.» (hom. sur les riches) Il dit «au contraire»; cela confirme ce que saint Ambroise remarque. Saint Cyrille, de son côté, indique «une tradition juive rapporte qu'il y avait alors à Jérusalem un homme nommé Lazare, accablé tout à la fois sous le poids de l'indigence et de la maladie, et c'est lui que notre Seigneur prend ici pour exemple pour donner plus de clarté à ses divins enseignements.» «Remarquez encore que dans le peuple on connaît bien mieux le nom des riches que celui des pauvres; or notre Seigneur nous fait connaître ici le nom du pauvre et passe sous silence le nom du riche, pour nous apprendre que Dieu connaît et chérit les humbles, tandis qu'il ne connaît point les superbes,» dit saint Grégoire le Grand (hom. 40 sur les Evang.)

«Souviens-toi,» dit la parabole. Cela indique nettement qu'on savait bien dans cette vie comment vivre, et qu'il n'y aura pas d'excuse.

Il est bien dit que le pauvre était couché devant la porte. Donc le riche le voyait bien chaque jour et n'a par conséquent aucune excuse pour sa dureté.

Lazare cherchait en cette vie à ramasser les miettes tombant de la table du riche, et le riche damné désire que Lazare lui laisse tomber du bout du doigt une goutte d'eau dans la bouche. L'un souffrit dans cette vie passagère et l'autre souffre dans la vie future pour toute l'éternité ! Pensons donc que nos souffrances ici-bas passent et que les récompenses seront éternelles !

Cet évangile est très riche d'enseignement, et je laisse pour une autre fois – si Dieu me prête vie – d'autres explications, en terminant maintenant avec ce que dit le Seigneur : «Et moi, je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses injustes, pour qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels, quand elles viendront à vous manquer.» (Luc 16,9)

archimandrite Cassien

